

Guerre et paix avec Ivo van Hove

Philippe Couture

Number 167 (2), 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88205ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couture, P. (2018). Guerre et paix avec Ivo van Hove. *Jeu*, (167), 80–83.

Guerre et paix avec

Philippe Couture



Kings of War, trilogie de Shakespeare mise en scène par Ivo van Hove (Toneelgroep Amsterdam), présentée au Festival TransAmériques 2018. © Jan Versweyveld

Ivo van Hove



***Kings of War* d'Ivo van Hove : quatre heures trente de théâtre politique captivant, perché entre réalisme et distanciation, pour décrypter la folle ambition qui pousse les hommes puissants à mener leurs guerres.**

Il est de retour au Festival Trans-Amériques. Génie contemporain de la mise en scène, avec ses grands spectacles politiques campés dans une foudroyante actualité comme dans l'universalisme le plus ambitieux, Ivo van Hove rencontre Shakespeare à nouveau. Armé de sa légendaire concision, il a charcuté de grands pans des pièces *Henri V*, *Henri VI* et *Richard III*, les racontant en dirigeant fermement le regard vers la question de la responsabilité de ces rois, qui plongent leur pays dans une absurde guerre de Cent Ans. L'un bascule dans la guerre parce qu'il croit vraiment qu'en émergera la paix; l'autre est aveuglé par les phares de la religion; le dernier n'est qu'ambition et égo manie. Trois postures guerrières aux conséquences désastreuses sont soumises à l'éclairage vif et à l'écriture limpide du metteur en scène flamand et de sa brillante troupe du Toneelgroep Amsterdam.

La démarche, aux yeux du public québécois, rappellera un peu celle d'Olivier Kemeid et de Patrice Dubois, qui ont récemment proposé un exercice similaire avec leur pièce *Five Kings*, présentée à Montréal, à Québec, à Ottawa, à Limoges et à Bruxelles. Un rayonnement certes plus confidentiel que celui dont jouissent ces *Kings of War* déjà cultes, mais un même plaisir à actualiser

le théâtre politique shakespearien dans un esprit de brièveté, à travers une langue directe et une mise en scène qui dialogue profondément avec notre époque. Il faut dire qu'il est dans l'air du temps de jouer Shakespeare sous cette forme, combinant dans l'ordre ou dans le désordre ses pièces sur les rois d'Angleterre et la guerre de Cent Ans, pour les faire résonner à l'unisson et démultiplier les regards sur la question du pouvoir. En France, le jeune metteur en scène Thomas Jolly s'est, lui aussi, risqué à une superproduction du genre, faisant le pari de l'intégralité, sa version de *Henry VI* se dépliant sur 18 heures, son *Richard III* s'écoulant à lui seul sur 4 heures et demie. Dans tous les cas, ce théâtre en épisodes, qui convie les spectateurs à l'expérience de la durée, reflète aussi une nouvelle culture télévisuelle plébiscitée, qui glorifie la saga politique aux intrigues shakespeariennes. Les critiques ne se privent d'ailleurs pas de comparer *Kings of War* à *House of Cards* ou à *24 heures chrono*. Qu'il en soit ainsi.

De ces productions théâtrales qu'il faudra bien un jour analyser en croisé, le spectacle d'Ivo van Hove est assurément le seul qui passera vraiment à l'histoire: c'est l'œuvre hyperaboutie d'un metteur en scène au sommet de son art, en pleine maîtrise de sa percutante esthétique intermédiaire. Chez Ivo van Hove, la puissance du théâtre se conjugue à une utilisation calculée de la vidéo sur le vif, plaçant le spectateur dans l'intensité du présent scénique comme dans une forme de cinéma en direct qui éclaire de nombreux sous-textes. Comme l'indique la chercheuse Edwige Perrot dans l'ouvrage collectif *Ivo van Hove, la fureur de créer*, «il lève le voile sur les non-dits, les apparences et les faux-semblants, pour révéler les dessous du réel, l'envers des discours, la face cachée des hommes, tout en fouillant, dans le même temps, la complexité, souvent problématique, des relations interpersonnelles, de l'individu face à autrui¹».

1. Sous la direction de Frédéric Maurin, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 2016, p. 108

Cinéma en direct et théâtre de chair et de sang dialoguent pour raconter des tractations militaires derrière lesquelles la complexité et la fragilité humaines se tapissent et rugissent en silence.

ÉLAGUER POUR MIEUX RACONTER

Certes, il y a l'histoire anglaise, la guerre de Cent Ans puis celle des Deux-Roses, et les déchirements incessants des familles York et Lancastre. Mais, dans son montage dramaturgique incisif et succinct, «un travail de coupe et de sélection mené à la hache»², comme le dit la professeure Christine Hamon-Siréjols dans *Ivo van Hove, la fureur de créer*, le metteur en scène s'intéresse surtout aux personnalités des rois et à la marche inéluctable de ces caractères impétueux vers le conflit armé.

2. Christine Hamon-Siréjols, *ibid*, p. 39

Chez Henri V, d'abord présenté comme un souverain immature *dopé* aux excès et à la fête, Van Hove découpe une personnalité peu à peu vertueuse, taillée dans une sagesse grandissante, en quête de paix et d'un certain humanisme, même si la guerre lui paraît inévitable dans cette marche vers un monde meilleur. Un homme d'État de stature imposante se dessine petit à petit, mais son règne sera de trop courte durée.

Lui succédera Henri VI, démesurément pieux, accroché à Dieu jusqu'à des extrémités parfois risibles, et portraiture en «gamin timide, dont les énormes lunettes évoquent un employé de bureau quelque peu coincé»,

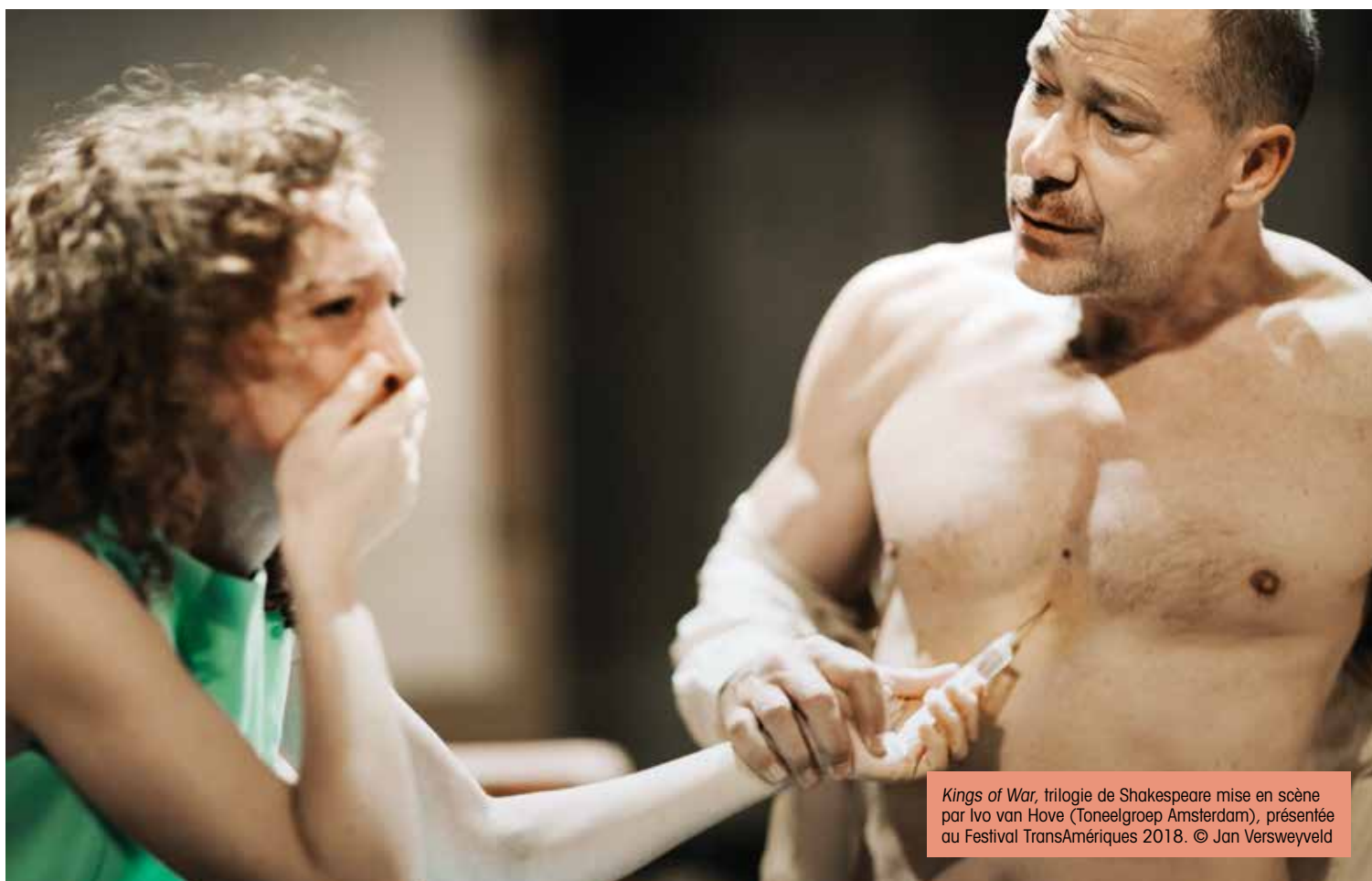
dit la critique, très juste, de *Libération*³. Nobles sont ses intentions, pures sont ses vues sur le monde, mais la religion n'est guère bonne conseillère pour un roi régnant sur une société anglaise violente et tourmentée, si éloignée du pacifisme chrétien dont il rêve.

Puis vient Richard III, monstre d'ego et de viles ambitions, animal blessé qui prend sa revanche sur les douleurs du monde en lui faisant subir un pouvoir assassin et sanguinaire. La vision d'Ivo van Hove ne déroge pas des interprétations les plus canoniques du personnage, mais elle montre nettement à

3 Hugues Le Tanneur, «Kings of War, rois et reines», *Libération*, en ligne, 27 janvier 2016.



Kings of War, trilogie de Shakespeare mise en scène par Ivo van Hove (Toneelgroep Amsterdam), présentée au Festival TransAmériques 2018. © Jan Versweyeld



Kings of War, trilogie de Shakespeare mise en scène par Ivo van Hove (Toneelgroep Amsterdam), présentée au Festival TransAmériques 2018. © Jan Versweyveld

quel point le pouvoir est destructeur lorsqu'il n'a d'autre objet que lui-même.

Passé au filtre d'une actualisation à la manière Van Hove, qui fait apparaître cette royauté dans le plus vibrant instant présent, la pièce raconte certes le pouvoir mais incarne surtout une recherche de la gouvernance idéale. Une quête impossible à laquelle Van Hove consacre toute son intelligence dramatique.

«Aujourd'hui, dit-il en entrevue dans le programme de soirée du FTA, il me semble clair que nous sommes en quête d'une nouvelle manière de gouverner. Partout dans le monde, on voit la résurgence de l'extrême-droite, aux États-Unis avec les discours de Trump sur "notre peuple d'abord" comme en Allemagne lors des dernières élections. Shakespeare nous tend un miroir pour observer tous les problèmes de notre temps, les solutions possibles également.»

UNE SCÉNOGRAPHIE DE CHAMP-CONTRECHAMP

Dans le travail d'Ivo van Hove, le sens se construit toujours à travers les mutations des

imposantes scénographies imaginées par son complice Jan Versweyveld. Pour la première fois, le brillant scénographe s'inspire d'un lieu précis, le quartier général de Churchill à Londres pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ses grands tapis orientaux, sa grande table couverte d'un tapis vert, ses cartes géographiques tapissant les murs : tout y est. Mais, si le spectateur trépigne à observer le ballet des décisions politiques dans ce lieu officiel du pouvoir, il a la tâche encore plus signifiante d'en décoder les sous-intrigues et les couches souterraines, en gros plan sur un vaste écran qui transmet des séquences filmées dans des corridors cachés derrière les murs. Cinéma en direct et théâtre de chair et de sang dialoguent pour raconter des tractations militaires derrière lesquelles la complexité et la fragilité humaines se tapissent et rugissent en silence.

Dans ce théâtre de dichotomie entre le réel et ses coulisses, aussi présent dans les *Tragédies romaines* applaudies à Montréal et à Québec en 2010, le renommé critique Georges Banu ne voit rien de moins qu'une actualisation de la notion de distanciation brechtienne. Il écrit, toujours dans l'ouvrage

Ivo van Hove, la fureur de créer (une vraie bible, ce petit livre), que «la distanciation chez Ivo van Hove fonctionne de manière fluide et constante, en permettant tantôt l'éloignement tantôt l'émotion la plus vive, sans procéder néanmoins à des ruptures agressives. Distanciation en mouvement, alternance dynamique d'implication et d'écart, construction élaborée par chacun au sein du dispositif global mis en place⁴.»

On ne saurait mieux dire. ●

4. Georges Banu, *ibid.*, p. 25

Note : Cet article a été rédigé, entre autres, à partir du visionnement par l'auteur d'une captation du spectacle, gracieusement fournie par le Toneelgroep Amsterdam.

Critique de théâtre et journaliste culturel travaillant entre Montréal et Bruxelles, **Philippe Couture** collabore à *Jeu* depuis 2009. Il a publié fréquemment dans les pages du magazine *Voir* et du quotidien *Le Devoir*, en plus de collaborer à *Liberté*, à *UBU Scènes d'Europe*, à *Alternatives Théâtrales* et à ICI Radio-Canada Première (radio et web).